

JOSEPH KESSEL

*de l'Académie française*

**La passante  
du Sans-Souci**

roman

*nrf*

GALLIMARD



LA PASSANTE DU SANS-SOUCI



JOSEPH KESSEL  
*de l'Académie française*

# La Passante du Sans-Souci

*nrf*

GALLIMARD

***Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.***

**© Editions Gallimard, 1936.**

*A la mémoire de Noël Garnier*





# PREMIÈRE PARTIE



## CHAPITRE PREMIER

Ce samedi, la femme passa devant moi à la même heure environ que les nuits précédentes.

Un petit jour gluant, porteur de brume et de suie, s'annonçait à des signes indéfinissables.

Peut-être dans les autres zones de la ville où la vie suivait une cadence mieux réglée sur la lumière et l'ombre du ciel, percevait-on ce blémissement glacé des avenues et ce frileux silence par lesquels s'épuise la puissance nocturne. Mais au carrefour où je me tenais, les feux des cafés, les lettres ardentes des enseignes qui mouraient et renaissaient sur les façades des établissements de nuit, les trompes des voitures, le mouvement du peuple de plaisir, défendaient Montmartre contre les premiers pas du matin.

Pourtant leur cheminement me fut sensible. Je ne sais pourquoi, le vent coulis, qui venait de la porte entrebâillée et me mordait les jam-

bes depuis deux heures, se fit plus pénétrant. Une très vague cendre crépusculaire trembla sur la vitre embuée à laquelle s'appuyait mon front trop chaud.

— Encore une nuit de tirés, dit Emile, le garçon du *Sans-Souci*.

Il ne changeait pas sa manière d'engager l'entretien. Sa conversation était pauvre et banale. Je m'y serais toutefois soumis, tellement la fatigue et la fièvre supprimaient en moi toute résistance intérieure, si je n'avais vu surgir la femme dans la clarté mouillée que projetaient sur le trottoir les glaces du café.

C'était sa sixième apparition.

Depuis le début de la semaine, cette femme était venue au moment où la nuit s'achevait, avait marché le long du *Sans-Souci*, séparée de moi par la seule épaisseur de la vitre, et avait continué dans la direction de la rue Victor-Massé. Je n'avais jamais pu distinguer son visage qu'elle tenait incliné vers le sol. Son allure avait suffi à fixer mon attention, mon angoisse.

Elle avançait très vite, d'un pas en même temps mécanique et faussement assuré. Des gouttes de pluie tremblaient sur ses beaux cheveux nus. Malgré le mauvais temps, elle tenait son cou largement dégagé hors d'un épais manteau de zibeline. La silhouette était

jeune. La fourrure qui l'enveloppait donnait à la chair une sourde richesse. Et pourtant, j'eus, dès la première fois, l'impression singulière d'une parenté entre cette passante et les vieilles pauvresses à moitié démentes que l'on voyait traverser les carrefours illuminés de Montmartre en branlant la tête et parlant à haute voix.

Ce rapprochement absurde tenait-il au caractère hâtif, traqué de la démarche ? A l'aube d'hiver dont les rets enveloppaient le monde ? A la fièvre qui me rongea cette saison ? Au sentiment de tristesse infinie, d'obligation stupide et fatale par lequel je me voyais, chaque nuit, sans argent, sans désir, sans plaisir, poussé vers Montmartre, échoué au *Sans-Souci* ?

On ne peut dénombrer exactement les raisons qui agissent sur un cerveau travaillé par un mal lent à se déclarer, l'insomnie, l'usure du travail et de la débauche.

Ce dont je suis sûr, c'est que cette femme sans chapeau, sous la bruine de février, qui supportait avec impatience un manteau trop riche, lorsqu'elle m'effleura d'un contact que la vitre arrêtait, fit naître en moi une peur confuse et fascinante.

Spectre sans visage... Corps lancé dans la nuit... Cette chevelure cuivrée, abondante...

Ce cou blanc comme une cible... Et cette course de fille aux abois...

J'eus si fortement la sensation d'une fuite et d'une chasse que j'écrasai ma figure contre le transparent obstacle pour surprendre l'homme ou les hommes qui étaient sur sa piste.

Mais la femme s'était depuis longtemps effacée dans la brume jaunie par les réverbères sans que je visse poindre un policier ou un souteneur...

Personne ne menaçait la fugitive. C'est en elle-même que vivait la poursuite.

Il en fut ainsi le lendemain, le surlendemain, les jours suivants.

L'aube s'insinuait difficilement dans les rues de Montmartre. Sans force ni pensée, tantôt transi et tantôt brûlant, j'attendais que le vrai matin parût pour revenir chez moi. Tel était alors le pouvoir de l'habitude qui me tenait, plus efficace que les premières atteintes de la maladie, que l'impécuniosité et même que l'ennui mortel où je macérais au *Sans-Souci*. Mais là seulement j'avais quelque crédit...

Au moment où je touchais le fond de la fatigue, la femme passait. Et le néant de ma servitude était si absolu que ce passage prit très vite pour moi une importance insensée. Sans en avoir clairement conscience, je guettais cette ombre comme une nécessité pour ma

rêverie fiévreuse. Mais bien que je fusse intérieurement préparé à son apparition et qu'elle ne variât jamais de quelques minutes, elle me heurta chaque fois comme un choc physique.

Je crois que sa régularité même, l'inclinaison pareille de la tête, le trajet identique, la démarche qui reproduisait strictement celle de la veille, m'inspiraient l'effroi que j'éprouve toujours devant l'automatisme des fous.

La cinquième nuit, cette femme devint pour moi une obsession. Son image me talonna sans miséricorde dans toutes mes occupations de la journée. Le matin suivant elle fut de nouveau devant le *Sans-Souci*.

Je ne pus résister davantage et me précipitai sur ses pas.

Quelle fut ma déception de ne point retrouver sa trace ! Pourtant j'avais fait de mon mieux pour ne pas perdre une seconde en me glissant parmi les consommateurs qui encombraient les banquettes et le comptoir du *Sans-Souci*. Mais c'était l'heure où la presse, dans le café, se trouvait portée à son comble : le froid de l'aube, la fermeture des restaurants de luxe, rabattaient vers le *Sans-Souci* une cohue de misérables et de désœuvrés. Ils freinèrent quelque peu mon élan. Par surcroît de mauvaise chance, un groupe compact sortait, à l'instant où je fus dehors, d'une vaste usine à plaisir située au coin de la rue Victor-Massé.

Quand je l'eus dépassé en courant, je ne trouvais, sur le trottoir humide et boueux, que trois filles qui grelottaient sous un réverbère, maquillées de fards violents et d'une expression tragique.

Au soir de ce jour, j'avais une fièvre intense et tenais difficilement debout. Et je crois que même l'intoxication de la vie nocturne n'eût pas réussi à me faire sortir. Mais la passante du *Sans-Souci* me hantait à l'égal d'une idée fixe. Il est probable que si, la veille, elle ne m'avait pas échappé, le courage m'eût fait défaut pour l'aborder. Du moins aurais-je connu ses traits et où elle se rendait. Cette ombre fuyante eût pris pour moi substance humaine. Et peut-être eussé-je été, ainsi, satisfait. Mais sa disparition achevait d'exaspérer le sentiment anxieux que m'inspirait cette femme.

Pour arrêter la grêle interne qui me battait les tempes, il me fallait appréhender le fantôme aux cheveux nus et ruisselants de pluie.

Or je savais bien que si je cédaï à la brisure de mes membres, à la faiblesse brûlante de mon corps, si je m'étendais, fût-ce pour un bref répit, je n'aurais plus la force de me relever. Le seul moyen de me trouver à l'instant voulu devant la passante fugitive était de rejoindre, étape par étape, le *Sans-Souci*.

Je ne me rappelle que très confusément cette



nuit. J'allais, ainsi qu'un automate, d'un bar à un autre. Les grogs fumants n'arrivaient pas à me réchauffer. L'alcool n'avait aucune prise sur mes nerfs. Ils lui échappaient comme ils m'échappaient à moi-même.

Par moments, une étrange et délicieuse lucidité organisait dans mon esprit, mieux qu'à l'état normal, les idées, les rapports, les images. Puis c'était le vide, l'ombre et, entre les parois crâniennes, le tambourin de la fièvre.

La maladie et l'ivresse ont ceci de commun, quel que soit l'état d'égarement ou d'absence, que toujours surnage le désir majeur. Il n'y a même que lui qui fasse agir, qui coordonne les mouvements mal liés, les pensées fragmentaires, incohérentes.

La vertu de cet invisible aimant me permit seul, j'en suis assuré, de parvenir à pied (je n'avais pas de quoi prendre un taxi) jusqu'au carrefour du *Sans-Souci*. Le temps était encore éloigné de l'apparition que guettait en moi une avidité à laquelle je ne prenais plus de part. Mais je ne pus me résoudre à l'attendre dans le café.

Une peur morbide, incontrôlable, me possédait. Peut-être cette fois-ci la passante se présenterait-elle plus tôt. Peut-être ne pourrais-je pas me lever de la banquette...

Je me postai sur le trottoir en face de la banquette même où j'avais l'habitude de m'asseoir.

A travers la vitre je voyais tous les détails du cuir fendillé. Il m'arrivait, par instants, d'y superposer ma propre image.

La pluie tombait sur mes vêtements, les traversait, pénétrait jusqu'à ma peau fébrile. Je n'en souffrais pas. Mais le poids que l'humidité ajoutait à mon manteau, à mon veston, me fit fléchir les genoux. Je dus m'appuyer contre le mur.

Ce fut dans cette attitude que je distinguai, venant de la rue de Douai, la forme qui m'obsédait.

Aujourd'hui je comprends le faible cri qui m'accueillit. Plus par les muscles que par la mémoire je me souviens de l'effort qui me détacha de la devanture du *Sans-Souci*. Pour moi il fut affreusement pénible. Mais il dut, par sa violence même, paraître brutal et menaçant à celle vers qui il me porta.

J'étais trempé. Un feutre déformé et le col relevé de mon manteau dérobaient mes traits. A cette heure, rien, assurément, ne ressemblait davantage à une agression que ma démarche insensée.

Mais comment, alors, en aurais-je pris conscience ? Toute mon activité vitale se trouvait réduite au champ de ce visage que la crainte bouleversait.

Fût-ce à cause d'elle que les yeux gris me

parurent si grands, si tendre le front aux reflets roux et si pitoyable, les lèvres pleines de bonté ?

Je sais que je parlai, mais je n'arrive pas à retrouver le plus léger écho de ce que je pus dire. Soudain je vis se modifier l'expression de la figure qui me paraissait plus large et plus haute que celle des humains. Et j'entendis une voix aux inflexions étrangères s'écrier :

— Mais vous n'êtes pas bien ! Mon Dieu ! Et moi qui croyais que vous vouliez me prendre de l'argent ou m'en offrir.

Je me rappelle que je me mis à rire d'un rire qui n'était pas le mien.

— Il faut rentrer tout de suite, dit l'étrangère.

Comme je ne comprenais pas, elle ajouta :

— Je vous accompagne.

Elle arrêta une voiture, me demanda mon adresse.

Je n'avais plus aucune consistance. J'obéis.

De ce trajet il ne me reste qu'une impression : la mollesse et l'humidité d'une épaisse fourrure.

A ma porte, la passante du *Sans-Souci* me quitta.

— Il m'attend, il m'attend, répétait-elle.

## CHAPITRE II

Il est peu d'événements dans mon existence que je puisse ranger sous un signe aussi favorable que la maladie dont je fus, pendant quelques jours, la proie inconsciente et totale.

Les accidents ne portent pas en eux-mêmes leur véritable poids. Tout dépend de l'heure à laquelle ils se manifestent. Et si certains, par une coïncidence cruelle, peuvent fausser et rompre une vie attaquée dans sa vigueur, dans la sève de son élan, d'autres, au contraire, lui impriment l'arrêt, lui donnent le repos nécessaire, au moment précis où elle se laissait filer sur une pente mortelle.

Lorsque la passante du *Sans-Souci* me ramena, il me fallait une halte qui me fût imposée en dehors de moi. Il me la fallait, même épuisante, même dangereuse.

Aucun succès ne m'eût été aussi bienfaisant. Un accroissement imprévu de ressources n'aurait fait que m'aider dans l'usure de moi-même



*nrf*

HSC/14/50

Extrait de la publication

15 F